

CR conférence-débat :
« Usages traditionnelles et modernes des plantes de NC »

Pierre Cabalion et Edouard Hnawia (IRD) ; Cyril Poulain (CNRS)
26 fév 2009

Les plantes de Nouvelle-Calédonie ont traditionnellement de nombreux usages : alimentaires (condiments, diètes, purges, ...), médicinales (positif et négatif (poison)), artisanaux, culturelles (connaissances naturalistes (calendriers, ...), représentations, ...).

Les plantes médicinales permettent de « retrouver la santé » : bien-être physique, mentale et sociale. Si les biochimistes s'intéressent aux molécules contenues dans les plantes, deux approches d'études complémentaires sont utilisées :

- L'ethnopharmacologie (avec les enquêtes de terrain) permet d'orienter les chimistes de l'IRD vers les plantes les plus intéressantes pour un usage donnée (par ex, anticancéreux). Les usages traditionnels concernent surtout les plants de proximité, pas les plus rares.

- L'équipe CNRS pratique des essais à plus large spectre en testant toutes les plantes disponibles. Cela permet de tester des plantes qui ne sont peut-être pas connues des populations (par ex, des plantes rares ou isolées). Chaque échantillon subit 38 tests biologiques qui couvrent 10 domaines thérapeutiques (oncologie, sida, agrochimie, ...). 150 plants par an sont ainsi analysés. Depuis 1995, 3 675 extraits (soit 140 000 tests) ont révélé 476 plants intéressants dont 119 ont été retenus pour des études plus poussées. Il n'y a pas eu d'applications concrètes encore, ce qui prouve que ces recherches sont très longues et pas forcément rentables.

La médecine traditionnelle marche bien chez certaines personnes, moins sur d'autres ... Elle est souvent composée de mélanges (dont les recettes changent d'un endroit à l'autre), contrairement à la pharmacie moderne qui cherche à isoler des molécules pures (pour la reproductibilité des effets et pour les dosages). Il est alors difficile pour les chercheurs d'évaluer la part d'actions due à chacune des molécules du mélange, d'autant plus qu'il peut y avoir des synergies ou au contraire des inhibitions ... Par ex, à Madagascar, seules 10% des plantes testées chimiquement sont actives alors que 50% d'entre elles le sont via des usages traditionnels.

Autre difficulté pour le chimiste, l'obtention de la molécule pure pour faire les essais. Ainsi, pour lutter contre la gratte, les chercheurs avaient besoin de la toxine. Ils ont alors calculé qu'il faudrait 5T de murènes pour obtenir 150mg de toxines !

A propos des savoirs traditionnels, il est noté qu'il y a actuellement une grande déperdition. La transmission d'une génération à l'autre des savoirs faire et des connaissances connaît des difficultés importantes. Alors que les initiatives d'archivages du savoir (Centre Tjibaou, IRD, ...) sont soulignées, un débat s'installe alors sur sa perte de sacralité. Un spectateur, kanak, explique que les savoirs sont l'essence du clan et qui perd ses secrets en les livrant. Il est alors rappelé que les scientifiques s'intéressent aux molécules, mais n'ont pas les « pierres », les « formules », ... liés à la sacralité. Ils travaillent toujours en concertation et dans le respect des dépositaires. Il est aussi noté qu'il y a deux types de médecines : l'usuelle et la sacrée. Lors de

cet échange, il est enfin rappelé que les nouvelles réglementations provinciales devraient encadrer les collectes de plantes et les recherches.

Au-delà des déperditions, le savoir semble également très dispersé. Par ex, à Maré, + de 200 plantes locales ont un usage (plus toutes celles introduites) mais chaque personne initiée n'en connaît que quelques-unes.

De tous les écosystèmes de Nouvelle-Calédonie, aucun ne s'est révélé moins intéressant que les autres. Par contre, des groupes de plantes sont plus actifs que d'autres, comme ceux renfermant des alcaloïdes (comme l'if, plante européenne dont a été extrait un anticancéreux).

Dans le monde, 5 000 molécules potentiellement actives sont trouvées par an mais pas toutes brevetées car les essais coûtent très chers (20 milliards CFP pour 10 à 15 ans d'étude). C'est pourquoi les entreprises privées se concentrent sur celles dont elles espèrent une rentabilité en retour. L'exemple du sida est évoqué : la forme HIV I touchant principalement l'occident (solvable) est très étudiée alors que la forme II (touchant l'Afrique) ne l'est que très peu. C'est alors à la recherche publique de prendre le relai ...

Après les usages médicaux, sont évoqués les « huiles essentielles ». Les intervenants rappellent les trois techniques très précises (vapeur, bouillage ou « zeste d'orange ») qui sont gages de qualité. Elles ont beaucoup été étudiées en NC dès 2000 pour la savonnerie d'Ouvéa. Des résultats prometteurs apparaissent, comme ce « Cyprès du Sud » qui fournit une huile rendant le bois imputrescible. Par ailleurs, il est noté que la production d'un litre de goménol coûte 6 000 CFP en NC et 1 500 CFP à Madagascar.

Les autres usages sont enfin rapidement abordés, via des anecdotes, comme cette plante dont les épines servent aux tatouages ...

En fin de rencontres, les chimistes présents nous ont rappelé qu'il y a aussi beaucoup de plantes toxiques autour de nous (*Alamanda*, *Datura*, ...). C'est un sujet qui a également interpellé le public qui a regretté qu'il n'y ait pas de « guide » de ces plantes que l'on retrouve parfois dans les jardins, les écoles, ... L'association prend bonne note de cette carence et la relaiera aux décideurs.